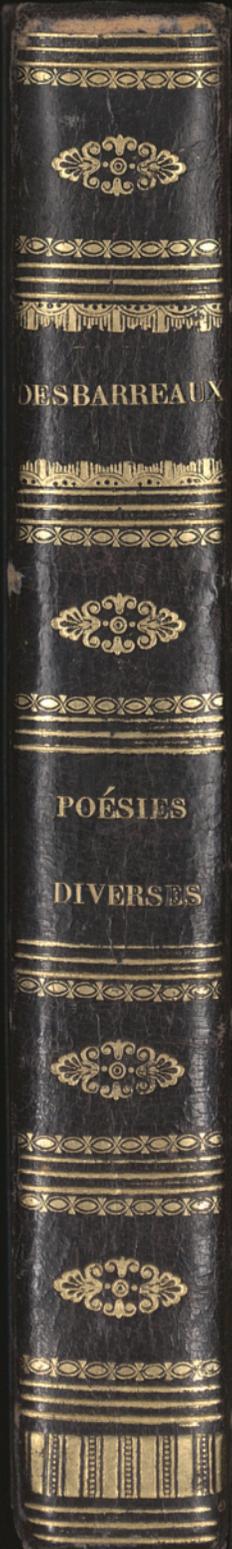


0cm
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
:



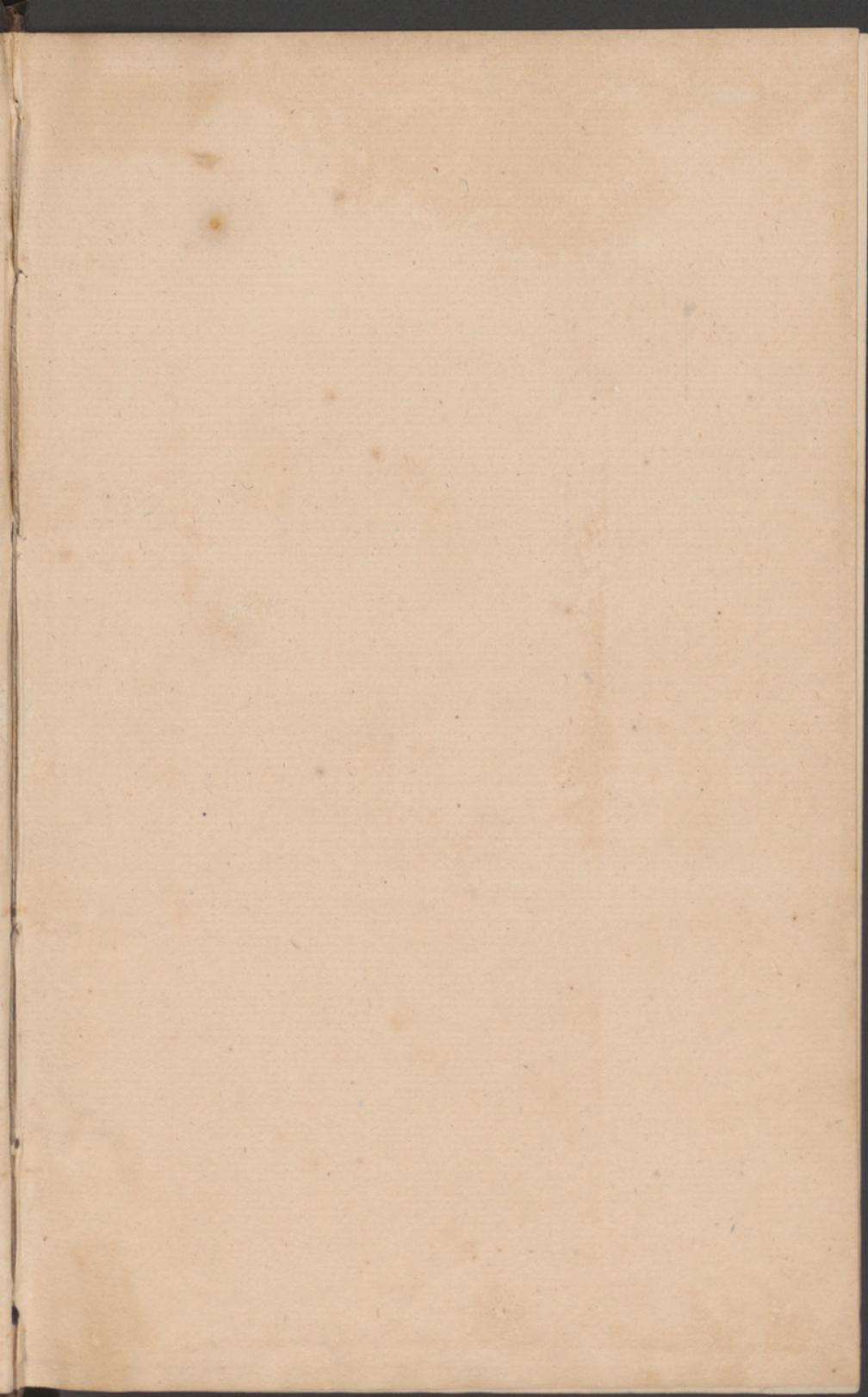
DES BARREAUX

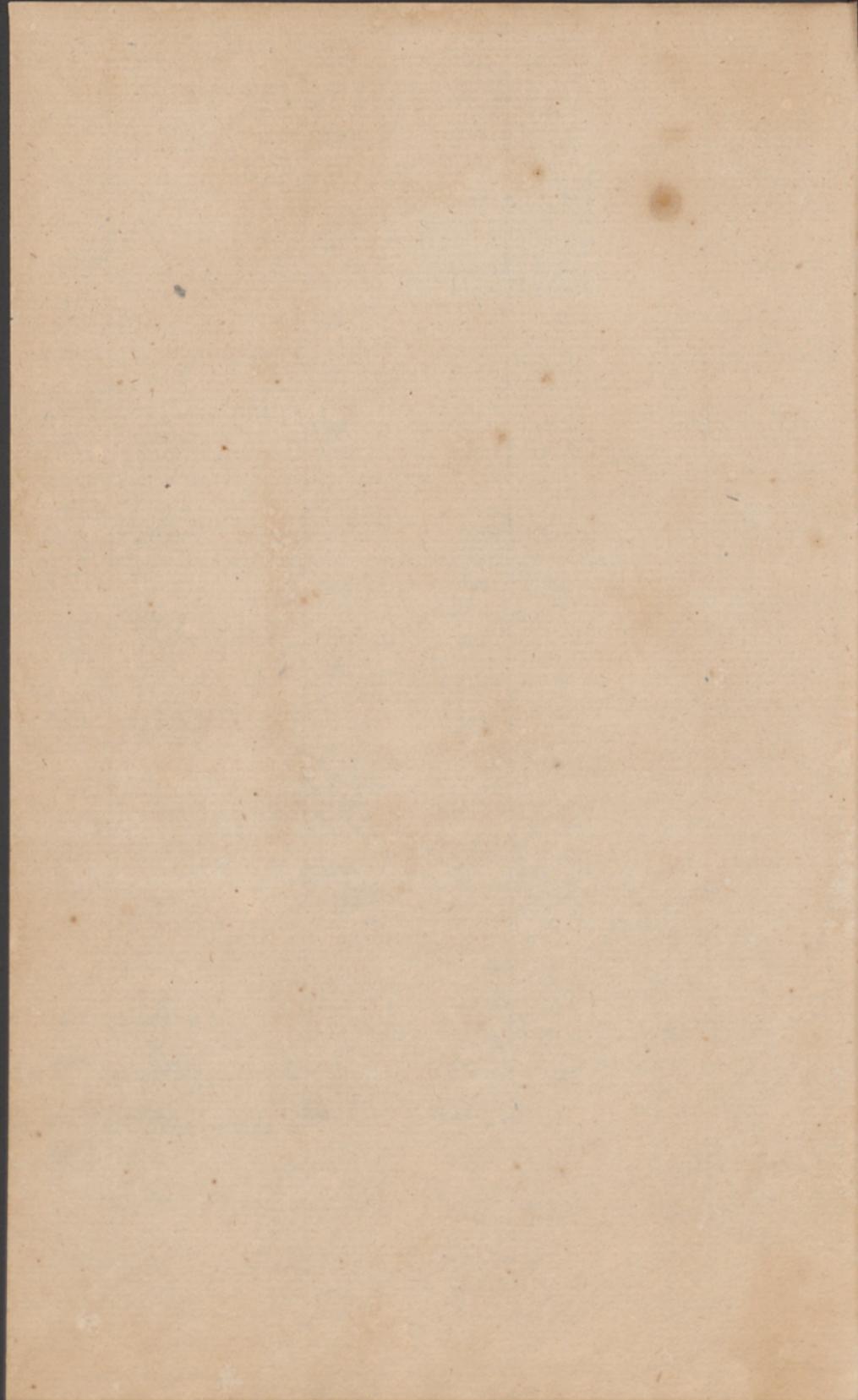
POÉSIES

DIVERSES



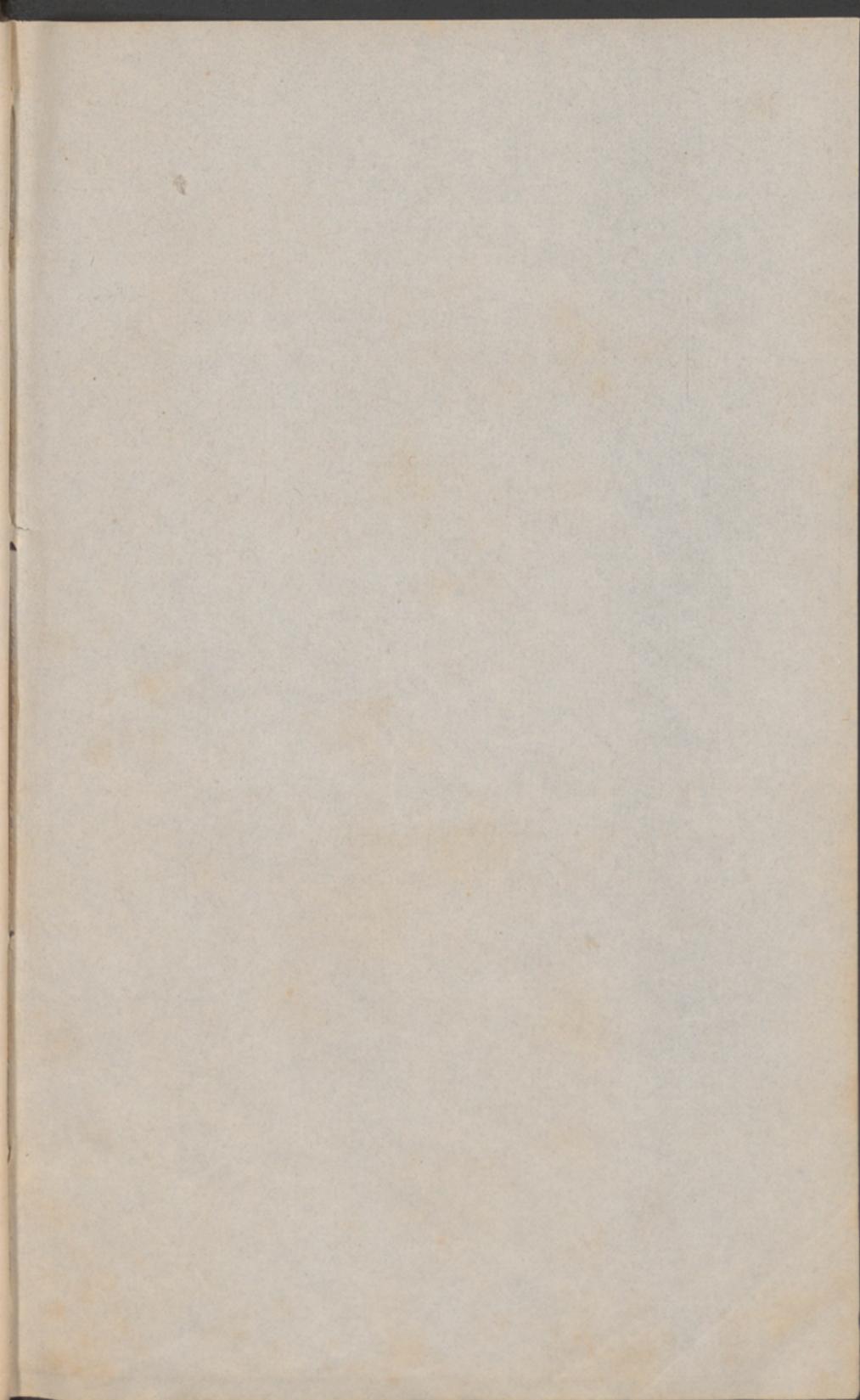
1008





Bu Toulouse 1

By the way





LA FÉDÉRATION

VILLAGEOISE,

FÊTE PATRIOTIQUE, en un Acte
& en Prose, mêlée de Vaudevilles.

PAR M. PELLET-DESBARREAU.

REPRÉSENTÉE à Toulouse, le 4 Juillet
1790, jour de la Fédération du Départe-
ment de la Haute-Garonne.



A TOULOUSE,
De l'Imprimerie de JOSEPH DALLES.

M. DCC. XC.



NOTA

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A Messieurs les MAIRE et OFFICIERS
MUNICIPAUX de la Ville de Toulouse.

MESSIEURS,

VOTRE amour pour la Patrie vous appelloit au rang que vous occupez, et la voix publique vous y plaça. --- La tranquillité qui regne dans votre Cité, et le respect qu'on y porte aux nouvelles Loix, sont votre heureux ouvrage : ayez toujours le même zèle et les mêmes Vertus, vous ferez le bonheur du Peuple. L'amour de vos Concitoyens et de la France entiere sera votre récompense. --- De toute part on applaudit au Patriotisme connu de la Municipalité de Toulouse ; cet hommage est flatteur, et il est mérité. --- Méler ma faible voix à l'acclamation générale, est peut-être un peu hasardeux ; mais dans un jour aussi solennel, je n'ai pu résister au desir d'attacher au moins une feuille à la Couronne Civique que l'on doit à votre dévouement à la liberté.

JE suis avec le plus profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble
et très-obéissant Serviteur,
PELLET-DESBARREAU,

Toulouse, ce 4 Juillet 1790.

PERSONNAGES.

LE MAIRE ,	<i>M. Dumege.</i>
ALIX ,	<i>M^{de}. Deschamps.</i>
JUSTINE ,	<i>M^{lle}. Duchaufmont.</i>
LUCETTE ,	<i>M^{lle}. Lacave.</i>
LE TABELLION ,	<i>M. Deschamps.</i>
NICOLAS ,	<i>M. Dozainville.</i>
MATHURIN ,	<i>M. More.</i>
PIERRE ,	<i>M. Vedier.</i>
LOUIS , Fils de Mathurin ,	<i>M. Maurin.</i>
BLAISE , Fils de Pierre ,	<i>M. Duberneuil.</i>
DEUX PAYSANS.	
CHŒUR.	

*La Scène est dans un Village.
Un Autel Patriotique est au milieu
du Théâtre.*





LA FÉDÉRATION. VILLAGEOISE,
FÊTE PATRIOTIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, LUCETTE.

JUSTINE.

QUE te semble, ma sœur, de tout ce qu'on débite aujourd'hui ?

LUCETTE.

Qu'il faut que la Fête de la ville soit bien belle, puisqu'elle fait du bruit même au village.

JUSTINE.

Toutes les Fêtes Patriotiques autrefois nous étoient étrangères, aujourd'hui nous y participons tous, parce qu'à la ville comme au hameau, tous les hommes sont Citoyens.

LUCETTE.

La Fête que le Tabellion prépare fera du bruit aussi.

JUSTINE.

Monseigneur l'a conçu, nos Notables l'ont publié & le Tabellion l'exécute. --- Les deux villages d'alentour réunis à celui-ci, veulent n'en former qu'un. On fait deux mariages assortis pour cimenter cette union. Tu épouses un habitant d'un hameau voisin, l'on me marie à un garçon d'un autre, & nous approuvons

6 LA FÉDÉRATION,

ce que l'on fait parce qu'on a consulté nos goûts avant tout.

LUCETTE.

Et comment ne ferions-nous pas contentes, tu épouses le fils de Mathurin, ce bon Louis, dont tout le monde dit tant de bien, qui est un garçon d'esprit, & qui t'aime si tendrement; l'on me donne mon petit Blaise, que je fais semblant de bouder quelquefois, mais à qui je songe sans cesse.

COUPLETS,

Sur l'Air : *La danse n'est pas ce que j'aime, &c.*

NOUS pensons toutes deux de même,

Et quand Blaise apprend aujourd'hui,

Que je ne vivrai que pour lui :

Ah ! comme sa joie est extrême !

J'en juge ainsi parce qu'il m'aime ;

Nos deux cœurs s'entendent si bien ;

Que mon bonheur (*bis*) mettra le comble au sien. (*bis*)

JUSTINE.

JUGE aussi d'après ma constance,

De ce qui se passe en mon cœur,

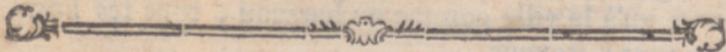
Quand je vois que notre bonheur

Date de celui de la France,

C'est en même temps qu'il commence ;

D'être libre il paroît si doux,

Que l'on en doit (*bis*) mieux aimer son époux. (*bis*)



SCENE II.

JUSTINE, LUCETTE, ALIX.

ALIX.

QU'EST-CE que vous faites donc là, petites filles?

JUSTINE.

Nous nous entretenions de la Fête d'aujourd'hui, & nous nous applaudissons d'y paroître les premières.

FÊTE PATRIOTIQUE. 7

A L I X.

Et vous avez raison, mes enfans, ceci est sérieux; vous serez les ôtages de notre Fédération. Il est bien temps qu'ayant tant fait pour la Patrie, on compte enfin les femmes pour quelque chose, & qu'elle s'aperçoive que les meres de famille sont Citoyennes.

L U C E T T E,

Cela est bien vrai, ma mere.

A L I X.

Si la France a tant de bras armés pour la défendre; tant de Laboureurs qui la font vivre; tant d'Orateurs qui en font la gloire, n'est-ce pas aux femmes qu'elle les doit?



S C E N E I I I.

A L I X, J U S T I N E, L U C E T T E, L E T A B E L L I O N.

L E T A B E L L I O N.

JE m'apperçois, Madame Alix, que vous avez de la judiciaire.

A L I X.

Ah! vous voilà, M. le Tabellion! Eh bien, tout est-il prêt?

L E T A B E L L I O N.

Il y a long-temps, les contrats sont signés, les Tambours n'attendent que le signal; tout le village est sous les armes; l'Autel de la Patrie est dressé; les Drapeaux déployés; les enfans s'impatientent; les filles sont parées, & Monseigneur, que nous avons fait Maire, ceint de l'écharpe aux trois couleurs, brûle d'impatience de marcher à notre tête.

A L I X.

Et vous, M. le Tabellion, que ferez-vous?

L E T A B E L L I O N.

Je voudrois que l'on me nommât Orateur de la Commune.

8 LA FÉDÉRATION,
ALIX.

Vous êtes donc savant.

LE TABELLION.

Air : *Du Menuet d'Exaudet.*

UN Savant ,
Bien souvent
Déraisonne ;
Et sans égard au bon sens ,
A de vains argumens ,
Sottement s'abandonne :
Il prétend ,
Vainement ,
Qu'on le prône ;
Les lieux communs , ni les cris ,
Dès long-temps n'ont surpris
Personne.
Point ici de verbiage ,
Ni d'inutile langage ,
C'est le cœur ,
Que l'honneur
Nous invite
D'offrir en solennité ,
Et que la liberté
Mérite.
Plus de pleurs ,
De douleurs ,
Ni de peines ,
Grace au Corps Législatif ,
Dont le génie actif
Vient de briser nos chaînes.
Ce succès ,
O Français !
Est l'ouvrage
Du plus adoré des Rois ,
Faisons-lui de nos droits
Hommage.

A L I X.

Je commence à voir que vous avez du bon , &
si cela continue , vous irez loin : & notre bon Sei-
gneur , où est-il ?

FÊTE PATRIOTIQUE. 9
LE TABELLION.

Il est tout occupé des préparatifs d'aujourd'hui : de son Château , il fait la Maison Commune ; il ordonne des lits pour ceux qui n'en ont pas ; distribue les tables pour le repas ; fait arranger la salle du bal , & ne se conduit que comme un pere qui donne une Fête à sa famille.

A L I X.

Que nous avons bien fait de le prendre pour Maire.
LE TABELLION.

C'est que nous ne pouvions mieux choisir. Il ne se prévalut jamais de ses prérogatives pour être exigeant , ni de son opulence pour être fastueux ; il suffisoit d'être homme pour pouvoir prétendre à son amitié , & d'être pauvre pour avoir des droits à sa bienveillance. Lui parle-t-on des sacrifices que les circonstances actuelles lui font faire ; l'intérêt public l'exige , répond-il , la Nation me prévient dans mes vues , & je me dépouille de mes prétentions transmissives sans regret. Je serai moins redouté dans nos campagnes ; mais mon cœur m'assure que j'y serai toujours aimé.

A L I X.

Il a raison , on y aime toujours les hommes justes , & personne n'eut plus de droit à ce titre que lui. Ceux qui ne le connoissoient pas lui rendoient autrefois des honneurs par devoir , on lui en rendra aujourd'hui par reconnoissance & par amitié ; les hommages du cœur valent bien ceux de l'étiquette.



S C E N E I V.

ALIX, JUSTINE, LUCETTE, LE TABELLION.

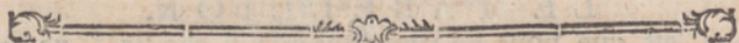
NICOLAS.

QU'EST-IL donc que vous faites là vous autres , est-ce que vous attendez que tout le monde soit en place pour vous déranger ? Chacun demande M. le

Tabellion pour recevoir ceux qui arrivent. Les avenues sont pleines de monde, l'on ne s'entend, ni ne s'écoute, on a beau faire des questions, personne n'y répond; si vous ne venez pas mettre ordre à ça, ça va faire une confusion qu'on n'y verra goutte, & je ferons obligé de nous sauver de peur de bruit.

LE TABELLION.

Nous mettrons ordre à tout, je me rends à mon poste; Madame Alix songez au vôtre. *(Il sort.)*



SCENE V.

ALIX, JUSTINE, LUCETTE, NICOLAS.

ALIX.

EH ! bien, Nicolas, tu ne le suis pas?

NICOLAS.

Je le suivrais bien; mais je ne suis pas dans l'exercice des charges; ça n'est pas utile. ---- Je resterai de garde au Village, si vous le trouvez bon; il ne suffit pas de veiller sur ceux qui viennent, il faut prendre garde à ceux qui restent.

JUSTINE.

Nous irons voir tout ça, Maman, si ça vous fait plaisir, & nous vous en rendrons compte.

ALIX.

Je le veux bien, mes enfans; mais vous ne tarderez pas à revenir, car j'ai besoin de vous.

(Les deux petites filles sortent.)



SCENE VI.

ALIX, NICOLAS.

NICOLAS.

VOTRE Justine est toujours jolie, Madame Alix ; c'est y donc ben sûr que vous allez la marier au fils d'un vigneron d'un village voisin, tandis qu'il y a tant de bons partis pour elle dans celui-ci.

ALIX.

Que veux-tu, mon garçon, ça lui plaît, ce qui lui plaît me plaît aussi, & ce ne sera pas quand on établit la liberté de tout le monde, que j'irai gêner celle de ma fille.

NICOLAS.

Je vous avoue que ça contrarie mes projets, car j'avois des vues sur elle, voyez-vous. Je suis joli garçon, je m'en vante ; j'ai du bien assez pour nous deux, & comme je crois que je parviendrai, je l'aurois rendue un jour une des femmes notables du pays.

ALIX.

Toi, parvenir, & à quoi ? Tu ne fais pas lire.

NICOLAS.

Eh ! qui vous a dit ça ?

ALIX.

Tout le monde.

NICOLAS.

Cela est vrai, mais n'en dites rien ; je vais à l'école sans que ça paroisse ; & j'espère avant trois ans lire aussi couramment que le Marguillier, & signer comme le Tabellion, voyez-vous.

ALIX.

Tu as le temps de te pourvoir d'ici-là.

NICOLAS.

Avez-vous quelque chose à me reprocher ? Je fais déjà l'exercice pas mal, je monte la garde avec les autres, je porte la cocarde tous les jours.

A L I X.

Et nous la portons bien nous ; je te conseille de te vanter de ça. Y a-t-il du mérite à faire ce qu'on doit ?

N I C O L A S.

Oh ! non , je conviens de ça. Mais avouez qu'il ne me manque rien.

A L I X.

Que de l'adresse & du courage.

N I C O L A S.

Ah ! pour de l'adresse , c'est faux d'abord. Quant au courage , je conviens que le jour où tout le village partit pour combattre les Brigands , qui , dit-on , désoloient nos champs , je ne suivis pas les autres , mais il falloit bien rester quelques-uns pour repeupler le pays en cas de malheur.

A L I X.

Tu fais voir que tu es un garçon prudent.

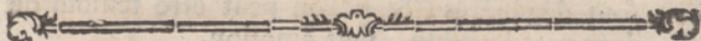
N I C O L A S.

Oh ! pour ça , j'en répons. ---- Laissez-moi seulement encore une fois débonder mon cœur à Mademoiselle Justine , & je serai content : je lui dirai :

(Air : *De Raimonde.*)

CONSULTEZ - VOUS davantage ,
Et couronnez mon amour.
D'honneur pour le mariage ,
Je crois être fait au tour.
Songez bien , fille adorable ,
Si vous consentez jamais ,
A prendre un époux aimable ,
Qu'il faut qu'il soit né Français [bis].





SCENE VII.

JUSTINE, LUCETTE, LOUIS, BLAISE, ALIX,
NICOLAS.

JUSTINE.

LES v'là, ma mere, les v'là, & je les amenons.
LOUIS & BLAISE.

Bon jour, Madame Alix.

ALIX.

Ah ! bon jour, Louis ; bon jour, mon petit Blaise ;
êtes-vous venus seuls, mes enfans ?

BLAISE.

Oh ! non pas, tout le monde arrive, pour la Fé-
dération, & comme nous sommes ceux que ça touche
de plus près, nous avons pris le devant.

LOUIS.

Tout le village est dans l'avenue, chacun vole à
ceux qui arrivent pour les recevoir ; c'est à qui leur
fera accueil. Tout le monde est jaloux de donner asyle
à plusieurs ; c'est la fraternité qui fait ces invitations ;
c'est avec sensibilité qu'on y répond. — Il n'y a dans
tout cela ni ostentation, ni vaine gloire : le Patrio-
tisme détermine tout, & la franchise résout tout. —
Point de cérémonie ni de complimens d'usage,
c'est le cœur qui dicte & l'amitié qui parle : vos No-
tables sont les premiers pourvus : votre Maire a l'air
d'aller au devant des plus pauvres ; on s'embrasse avec
tendresse, comme si l'on étoit lié dès l'enfance ; &
comme si ce n'étoit qu'une même famille qu'on ras-
semble. L'attendrissement est dans toutes les ames,
& les larmes roulent dans tous les yeux. Jamais spec-
tacle plus intéressant ne s'offrit aux regards des hom-
mes. Que ceux qui blâment le nouveau régime, dai-
gnent assister à ces Fédérations Patriotiques que l'on
fait dans la France entière ; ils verront si les Fran-

çais sont dégénérés, & si l'on peut être témoin de ces élans vers la vertu, sans émotion.

A L I X.

Tu as raison, mon ami Louis; viens çà que je t'embrasse.

N I C O L A S.

Si ces Messieurs ne sont invités par personne, je ferois bien flatté de. . .

A L I X.

Je te remercie de l'attention, mais je t'ai prévenu.

N I C O L A S.

Il n'y a rien à dire à çà; il ne me reste donc qu'à saluer la Compagnie, & qu'à me joindre aux Arri-
vants. *(Il sort.)*



S C E N E V I I I.

JUSTINE, LUCETTE, LOUIS, BLAISE, ALIX.

A L I X.

S AIS-TU bien que c'est un rival que tu as-là.

L O U I S.

Je ne suis point étonné qu'il aime ma Justine; il est difficile de la voir sans cela, mais je suis sûr de son cœur & de votre amitié.

A L I X.

Tu peux compter sur l'un & l'autre. . . Que faites-vous donc là, petite fille?

L U C E T T E.

C'est Blaise, Maman, qui me fait voir des couplets qu'on chante à la Ville.

A L I X.

Fais-nous-en donc part, mon ami.

B L A I S E.

Avec plaisir, Madame Alix; car on pense aujourd'hui à la Ville comme au Village,

FÊTE PATRIOTIQUE. 15

(Sur l'air que chante Madame Brochure dans le Réveil
d'Épiménide.)

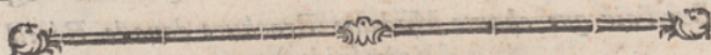
Pour que de notre liberté
L'Europe entière soit jalouse ;
Que ne voit-on l'intimité
Du Département de Toulouse !
De tous nos Districts attendris
Que les promesses sont sincères ;
Tous les cœurs désormais unis
Font le ferment de vivre en frères.

Ah ! que l'on ne nous parle plus
De nos goûts antipolitiques ,
Nous foulons aux pieds les abus
Et tous les préjugés gothiques.
Tous les Citoyens sont Soldats ;
Et quoi que la haine en publie ,
Nous ne venons d'armer nos bras
Que pour servir notre Patrie.

A nos Fédérés de Bordeaux
N'oublions pas de rendre hommage ;
Nous avons les mêmes Drapeaux,
Amis , & le même courage.
Entre eux & nous , ah ! quel traité !
Rien de plus vrai ne peut s'entendre ,
C'est la France & la Liberté
Que nous jurâmes de défendre.

Freres d'armes des autres lieux ;
Que nous n'avions pas droit d'attendre :
Vous mettes le comble à nos vœux ,
Près de nous en daignant vous rendre.
Ne pouvant cou ronner de fleurs
Vos fronts où le courage brille ,
Nous vous offrons au moins nos cœurs
Comme étant de votre famille.





S C E N E I X.

JUSTINE, LUCETTE, LOUIS, BLAISE, ALIX,
MATHURIN, PIERRE.

MATHURIN,

AH ! ah ! vous voilà donc déjà , Messieurs les dé-
gourdis , vous n'avez pas mal pris l'avance.

A L I X.

Eh ! voilà Pierre & Mathurin.

P I E R R E.

Oui , morgué nous v'là , mais je ne sommes pas
des premiers

MATHURIN.

Bon jour , ma Justine.

P I E R R E.

Bon jour , ma Lucette.

B L A I S E.

Nous allons partir pour aller au-devant de vous ,
mais vous nous avez prévenus.

MATHURIN.

Ça est vrai , mais faut être juste , il est impossible
de ne pas être diligent quand on vient faire quelque
chose qui fait plaisir , & à notre âge on a beau être
gai & avoir des jambes , il ne nous est plus permis
d'aller aussi vite.

Sur l'Air : *Oui , ma jeunesse à mes yeux est présente.*

Ah ! que la France a lieu d'être contente ,
La liberté promet des jours charmans ;
Mais c'est pour vous , jeunes gens de vingt ans ,
Nous n'en verrons que l'aurore à soixante.



Confédérés , qu'il est doux d'être ensemble !
Chacun est sûr d'embrasser un ami ;
Quel cœur peut voir sans en être attendri ,
Tous les Districts que ce chef-lieu rassemble !

FÊTE PATRIOTIQUE. 17

Il n'en est point qu'un tel tableau n'enchanter :
O liberté ! que tes biens sont touchans ;
Quoiqu'il soit beau de les voir à vingt ans ,
Il est bien doux d'en jouir à soixante.

SCENE X.

JUSTINE, LUCETTE, BLAISE, LOUIS, ALIX,
MATHURIN, PIERRE, NICOLAS.

NICOLAS.

E H ! venez donc vous autres , v'là qu'il arrive un tapage du diable ; on se dispute , je ne fais pas pourquoi , tout le monde veut avoir raison ; le Tabellion se démène comme un perdu & n'obtient rien ; on a beau crier , on ne s'entend pas ; on ne trouve ni Monsieur , ni les membres de la Commune. Je me suis tenu éloigné de tout ça pour mieux voir , j'ai cru que le plus sage étoit de vous avertir , & je suis venu tout courant.

MATHURIN.

Courons , mes amis , courons , faut appaiser ça ; il y va de notre honneur. Quand on s'assemble pour la concorde , il y auroit de la rumeur ; ne le souffrons pas ; suivez-moi , mes enfans ; au revoir , ma chere Alix. Monsieur , conduisez-nous , s'il vous plaît.

NICOLAS.

Allez , allez toujours , vous les entendrez de reste ; & si je m'apperois qu'on se soit éloigné , je vous ferai signe.

(Tous les hommes sortent , Nicolas les suit.)

SCENE XI.

JUSTINE, ALIX, LUCETTE.

LUCETTE.

A H ! maman , qu'est-ce qu'ils vont faire
Blaise y va aussi.

A L I X.

Rassure toi , ma fille , l'alarme de Nicolas étoit plus grande que le danger , & sa frayeur naturelle lui a sûrement fait tout exagérer.

J U S T I N E.

Pourquoi , ma mere , ne les suivrions-nous pas , nous calmerions la rumeur , notre présence les contiendrait , & nous préviendrions , peut-être des maux que nous devons craindre , & que leur emportement les empêchera de prévoir.

A L I X.

Et que ferions-nous , ma fille , au milieu de tant de monde. Crois-tu , si le danger est pressant que l'on manque de médiateur , nous augmenterions l'alarme & rien de plus. Crois que nous ne tarderons pas à être instruites de ce qui se passe , & que le calme étoit peut-être déjà rétabli lorsque Nicolas est arrivé.

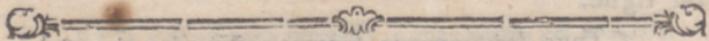


S C E N E X I I.

BLAISE , ALIX , JUSTINE , LUCETTE.

B L A I S E.

CAlmez-vous , Madame Alix ; calmez-vous , ma chere Lucette , le péril est moins grand que Nicolas nous le peignoit. Toutes les têtes s'échauffent pour se disputer la préséance ; mais elles seront bientôt apaisées. Rentrez, je vous prie , il est inutile que vous soyez témoin de ces débats.



S C E N E X I I I.

Les Précédens , Mathurin , Pierre , Louis , le Tabellion , Nicolas , & tous les Députés des trois Villages entrent en chantant avec action , le chœur suivant , sur l'Air : Oui contre un droit qui nous offense , tout nous dit de nous armer.

C H Œ U R.

Pour soutenir la préséance ,
Tout nous dit de nous armer.

FÊTE PATRIOTIQUE. 19
LES FEMMES.

Quel outrage !

LE TABELLION.

Par sa présence

Le Maire va vous calmer.

CHŒUR.

Nous respectons tous sa prudence ;

Mais nos droits , nos droits sont à nous.

LE TABELLION.

Messieurs , de grace , silence ;

Veuillez calmer votre courroux.

SCENE XIV.

Les Précédens , LE MAIRE.

A l'aspect du Maire tout le monde se range sur les deux ailes du Théâtre , & garde le silence le plus profond.

LE MAIRE.

QUELLE est cette rumeur ! Citoyens , nous nous rassemblons pour resserrer les nœuds d'une union durable , & au moment de la cimenter , il s'éleve entre vous des dissentions dangereuses ; l'inégalité germe encore chez des hommes dont les Représentans la proscrivent. Une futile préférence vous occupe lorsque personne n'en connoît ; j'attendois moins de prétentions , & plus de sagesse de vous tous.

PIERRE.

Nous ne ferons certainement , M. le Maire , que ce qui vous sera agréable ; mais comme du premier Consulat ces Messieurs pensoient. . . .

LE MAIRE.

Ils pensoient mal , mon ami ; on ne connoît les places honorifiques qu'à la Cour , on doit les ignorer au Village.

UN PAYSAN.

C'est au second Consulat que la droite revenoit , parce qu'à la dernière Assemblée nous laissâmes ces Messieurs jouir de leur primauté.

LE MAIRE.

Eh ! quoi , l'amour-propre à ce point vous égare , vous tenez à d'inutiles distinctions ? Ces prérogatives idéales ont pu troubler la paix dont nous jouissons , & vous faire oublier un instant la fraternité que nous allons nous jurer à la face de l'Éternel. Croyez-vous ceux de l'aîle gauche valoir moins que ceux qui sont à la droite. Si vous pensez qu'il existe une place au dessus d'une autre , que celui de vous qui croit le mieux la mériter s'y présente.

MATHURIN.

Nos anciens préjugés nous égaroient , votre seule présence rétablit l'ordre ; & loin de desirer la préférence , il n'est aucun de nous qui ne soit honteux de l'avoir demandée. PIERRE.

Votre sagesse nous éclaire , chacun s'en rapporte à votre prudence ; mais malgré ce moment de trouble foyez sûr que nos cœurs. . . .

LE MAIRE.

Ce n'est pas d'eux dont j'ai douté. . . . Mais oublions ce petit débat. Vous vous mettrez sur deux colonnes que les vieillards dirigeront ; les autres Citoyens suivront sans distinction pour se ranger au tour de l'Autel que nos mains rurales viennent d'élever à la Patrie.

UN PAYSAN.

Je vous demandons pardon , Monseigneur , si. . . .

LE MAIRE.

On ne demande pardon qu'à ceux qu'on offense ; & on appelle rarement aujourd'hui Monseigneur ceux qu'on aime. LE PAYSAN.

Vous êtes cependant. . . .

LE MAIRE.

Votre Concitoyen , Soldat national comme vous , Maire de mon hameau & votre ami.

MATHURIN.

Que de titres pour nous être cher.

LE MAIRE.

Ce sont les seuls dont je suis jaloux.

Il fait un signe & l'on marche sur deux files , en chantant le Chœur suivant sur l'air de celui du Droit du Seigneur.

FÊTE PATRIOTIQUE. 21

CHŒUR.

Honneur , honneur
Au Bienfaiteur ,
Au Restaurateur
Des Loix qu'on voit paroître ;
La liberté , qui vient de naître ,
Fixe à jamais
L'ordre & la paix
Dans l'Empire Français.
A nos Etats rendons hommage ,
Célébrons leur ouvrage :
Français , chantons en Chœur
Qu'on leur doit le bonheur.

(*Après le Chœur.*)

LE TABELLION.

Procédons d'abord à la signature des Contrats des deux jeunes Filles de cet endroit , que nous marions , de leur choix , aux Fils des Notables des deux Villages voisins , dont nous rassemblons en ce lieu les principaux Habitans : ces deux actes seront garants de celui d'intimité , de patriotisme , & de fraternité que nous contractons aujourd'hui sous d'heureux auspices , & que nous n'oublierons jamais. Que les futurs Contractans se rangent autour de moi.

LUCETTE.

Me voilà.

LES AUTRES.

Nous voilà.

LE TABELLION (*faisant semblant de lire.*)

Les principales clauses , vous les connoissez ; il n'y a qu'une petite addition , dont je ne vous avois pas fait part jusqu'ici ; ce sont cent louis de présent de noces , que M. le Maire fait de ses deniers à chacune des Accordées , pour acheter les rubans qu'il s'étoit chargé de leur fournir. ALIX.

Comment , Monseigneur , voulez-vous que.....

LE TABELLION.

Ne l'appellez donc pas comme ça ; cela ne lui fait pas plaisir. ALIX.

Je veux dire M. le Maire ; comment voulez-vous que mes filles & moi puissions vous témoigner.....

LE MAIRE.

Ne parlons pas de cela , ma chere Alix , la Commune le devoit ; elle n'est pas riche , je la représente , il est bien juste que je la remplace.

ALIX.

Il faut convenir que vous êtes un excellent homme , & que tous les Villages des environs ont bien raison de vous envier à celui-ci ; vous avez beau ne plus vouloir être notre Seigneur , vous avez un cœur qui le fera toujours.

LE MAIRE.

L'expérience m'a prouvé & les événemens me confirment que les distinctions étoient des chimères , & que le plaisir d'avoir des vassaux ne vaut pas celui de faire des heureux.

TOUT LE MONDE.

Ah ! le brave homme : vive M. le Maire.

LE MAIRE , *auprès de l'Autel de la Patrie.*

Citoyens , que l'honneur rallie

Autour de moi dans ce moment ,

Vous ne venez ici que pour prêter serment ,

De défendre votre Patrie.

Le vœu le plus vif que je fais

Après quelques momens d'alarmes ,

Est que vous ne fassiez usage de vos armes ,

Que pour nous assurer la paix.

Plus de ces haines étrangères ,

Que l'esprit de parti veut mettre en nos climats ;

Quelques Français absens ont causé nos débats ;

Ils vont les terminer en embrassant leurs freres.

Que le plus vertueux des Rois ,

En l'admirant , que l'Univers contemple ,

Qui nous a rendu tous nos droits ,

Aux mécontents serve d'exemple.

Le tribut le mieux mérité ,

Est celui que l'amour de son Peuple lui donne ;

Il est beau d'avoir la Couronne ,

Quand on la tient des loix & de la liberté.

Nous ne connoissons plus ces droits imaginaires ,

Qui par l'empire des abus

FÊTE PATRIOTIQUE. 23

Quinze siècles entiers ont pesé sur nos pères ;
Grace à la Diète auguste , il n'en existe plus ;
Les titres respectés seront ceux des vertus.
Que chacun comme moi jure d'être fidelle ,
A la Nation , à la Loi ,
A la Loi , Français , & au Roi.
Le nôtre , amis , est le modèle
Qui désormais sera cité.
Que son nom par-tout soit chanté ,
Le jour où comme ici par la France attendrie ;
Le serment civique est prêté
A la gloire de la Patrie ,
Sur l'Autel de la liberté.

CHŒUR, sur l'Air : *Souverain arbitre du sort.*

Du sort, arbitre tout-puissant ,
Toi, dont nous adorons la suprême existence ;
De maintenir les Loix que l'on donne à la France ;
Sur ce modeste Autel nous faisons le serment.
Chacun dans un juste équilibre
Voit enfin remettre ses droits ,
Et jure qu'il veut vivre libre ;
Servir l'Etat , aimer ses Rois.

VAUDEVILLE,

Sur l'Air de l'Opéra des Dettes : *ce qui me console.*

MATHURIN.

LES ennemis du bien public
 Ont vu renverser leur trafic,
 C'est ce qui les désole ; [bis.]
 Nous nous fédérons pour long-temps,
 Et nous marions nos enfans.

C'est ce qui nous console [bis.]

JUSTINE.

Ces Fêtes éloignent, dit-on,
 Tous nos maris de leur maison,
 C'est ce qui me désole ; [bis.]
 Mais Louis fidelle à la Loi,
 A juré de n'aimer que moi,
 C'est ce qui me console. [bis.]

LUCETTE.

Nous ne devons voir en ce jour
 Que quelques Soldats d'alentour,
 Ce bruit étoit frivole ; [bis.]
 Mais il en vient de tous les Lieux,
 Et nous ne les aimons que mieux ;
 C'est ce qui nous console. [bis.]

NICOLAS.

Jusqu'ici de tout j'eus frayeur,
 D'un rien passant pour avoir peur ;
 Le monde me désole ; [bis.]
 Mais nos Fédérés que j'ai vus,
 M'ont communiqué leurs vertus ;
 C'est ce qui me console. [bis.]

LE TABELLION.

Messieurs, l'esprit de notre Auteur,
 Ne rend pas ce que sent son cœur,
 C'est ce qui le désole ; [bis.]
 Mais au moins son zele a chanté
 Votre amour pour la liberté ;
 C'est ce qui le console. [bis.]

FIN.



